

arabe. Les multiples travaux associés montrent d'abord que les « *marques du temps colonial se perpétuent bien après le passage du colonialisme aux indépendances et à l'impérialisme* ». Il viennent aussi rappeler que l'histoire du présent dans cet Orient spécifique commence, au moins, avec les Tanzimat, le mouvement des réformes dans l'Empire ottoman. Mais cette approche a eu également pour souci « *d'ancrer les travaux dans le terrain* », entendu au sens large, c'est-à-dire le lieu où viennent « *s'appliquer les stratégies patrimoniales des élites nationalistes et celui des ajustements structurels économiques, des réseaux économiques et sociaux de clientèle des élites politiques* ». L'autre approche novatrice est l'importance accordée d'une part aux « *acteurs anonymes* » qui font aussi l'histoire et, d'autre part, à la culture politique populaire, notamment rurale ou d'origine rurale.

En interrogeant également les interférences historiques des acteurs étrangers sur les questions qui se posent aux acteurs locaux, les travaux font apparaître « *que les interventions de toutes natures des puissances occidentales ont des effets plus pervers et plus profonds qu'il n'y paraît à première vue* », en particulier le fait que « *la relation entre l'Etat moderne et la société est pervertie à la base* » et non pas seulement parce que le modèle d'Etat a été importé.

D'où l'intérêt de poser la question du droit comme lieu de la relation entre Etat et sociétés. Et aussi l'intérêt des réponses et de leur complexité. Citons-en quelques-unes : « *En Orient arabe, les deux protagonistes de la construction politique moderne, l'Etat et la société ont été associés, non pas dans la longue durée comme en Europe, mais dans l'urgence et sous les pressions extérieures, conquête militaire, domination coloniale, etc. ; les processus d'individuation, nécessaires au bon fonctionnement du couple Etat/nation restent confinés dans les marges sociales, si tant est même qu'ils existent, et ces processus d'individuation se heurtent à la résistance de groupes sociaux historiques fondés sur les liens solidaires (communauté, clan, tribu...)* » ; « *des deux protagonistes Etat et société, le second protagoniste en Orient n'eut de cesse de neutraliser l'action du premier pour éviter sa propre remise en cause* ».

Comment ne pas faire le lien désormais entre les interférences coloniales et impériales et la question de fond qui se pose aux sociétés de l'Orient arabe dans leur globalité et qui est celle de savoir « *comment faire fonctionner un contrat social dans une société sans citoyens et sans individus* » ; comment construire les relations des citoyens sur la prééminence du droit commun, et surtout comment inventer les moyens de se rendre maîtres de leurs propres destinées en conjuguant les principes de la liberté individuelle et les exigences de la réappropriation de leur personnalité historique. Parce qu'elles mettent clairement en évidence les échafaudages successifs bâtis et fabriqués par le mouvement de l'histoire, les contributions de cet ouvrage d'une grande richesse montrent que ce dessein n'est certainement pas celui d'un stérile revivalisme mais celui d'un engagement construit et projeté vers l'avenir.

—RUDOLF EL-KAREH
Novembre 2007

HASSAN DAOUD. *Le Chant du pingouin*.
ROMAN TRADUIT DE L'ARABE (LIBAN) PAR
NADA GHOSN. PARIS, ACTES SUD-SINDBAD,
2007, 151 p.

La littérature doit-elle raconter des histoires ou dérouler le fil ininterrompu d'une parole singulière ? Milan Kundera, dans son essai *Le Rideau* sur le roman, fait débiter ce dernier avec la fin de la croyance émerveillée dans les légendes et contes pour entrer dans « l'ère du soupçon », avec des voix diverses qui font entendre leur différence.

Assurément, Hassan Daoud se situe dans la deuxième alternative, moderne et libérée des enchantements des contes. Il privilégie le monologue intérieur d'un narrateur qui ne se raconte pas d'histoires sur sa vie plus que monotone. L'auteur réduit jusqu'à l'extrême limite les éléments du décor d'une vie tout autant qu'il a gommé les traits d'un héroïsme quelconque. Nul événement particulier, ni guerre, ni rencontre amoureuse ne vient rompre l'ordre des

jours. En un mot, c'est un écrivain qu'on pourrait classer parmi les minimalistes. Et pourtant, le lecteur est captivé par ce récit. Quel est ce miracle qui fait qu'on s'accroche à une histoire qui est tout sauf mouvementée ?

Son héros est un personnage au physique disgracieux, aux bras trop courts, au ventre proéminent, d'où le « pingouin » du titre. Nous n'en saurons pas beaucoup plus sur ce handicap qui lui vaut d'avoir des parents trop attentionnés, alors même qu'il n'est plus un enfant. Même si cet aspect explique son retrait à l'écart de la société et le fait qu'il passe ses journées dans l'appartement familial, peu importe ce défaut de la nature ; ce qui lui colle à la peau est un héritage d'un autre genre, celui de la désillusion et de l'abatement d'un père dépassé par les événements. Chassé de la boutique qu'il occupait dans la vieille ville promise à reconstruction, ce vieil homme s'est réfugié avec sa femme et son fils dans un nouvel appartement comme un soldat s'abrite dans une tranchée.

La ville, alentour, est un immense chantier avec des étendues de sable désertes, des monticules et des bâtiments érigés à la va-vite. La bataille qui s'y livre est celle de la reconquête d'un territoire quand tout du passé a été bouleversé. Plus de repères, de boutiques ou de commerçants connus par les anciens habitants. Chacun tente de se creuser une place en plantant le décor de son petit commerce sous une cage d'escalier, à l'entrée d'un immeuble, au bord d'une route inachevée. Ce à quoi ne se résout guère ce père qui manque d'initiative et qui n'accepte pas d'être considéré comme un vieil objet venu d'une autre époque. Malgré les avertissements de sa femme, il préfère faire vivre sa famille sur de maigres économies. Restriction de moyens à laquelle répond celle de l'espace de circulation. Le fils et le père occupent l'appartement faute de s'occuper. Ils y circulent entre balcon, cuisine, chambre et couloir, avec pour seule ouverture sur l'extérieur, la fenêtre et le balcon.

L'écriture unique de Hassan Daoud, par sa précision minutieuse, réussit ce tour de force de donner du relief à la déambulation la plus banale dans un espace lui aussi des plus communs. Répétitive, avec des variations infimes, cette parole du narra-

teur rend compte de son point de vue très particulier sur le monde, un univers rétréci, en suivant de près les mouvements et gestes du père et de la mère ainsi que des voisines.

Aucun commentaire psychologique ne caractérisera ces habitants reclus. Au lecteur de déduire les traits distinctifs des uns et des autres. La seule vraiment vivante dans la famille est la mère ; elle seule effectivement prend plaisir à sortir, faisant des incursions de plus en plus fréquentes chez sa voisine du dessous, mère d'une jeune fille qui est l'objet de tous les émois de l'adolescent handicapé. Les femmes, on le voit, ont la part belle dans ce roman. Suscitant le désir, habitant des corps en mouvement, elles sont la seule échappée vers la vie dans cet appartement habité par un vieillard dépassé par les changements et par un jeune homme fuyant la société en raison du regard cruel qu'il imagine qu'elle porte sur lui. Car ce ne sont jamais de vraies relations qu'il établit mais des constructions fantasmatiques. Soit des rejets redoutés, soit des rêveries à propos d'une complicité féminine dont le lecteur ne sait si elle est réelle ou imaginaire. Jeux de regards sans paroles où se joue la seule part que la vie réserve à cet être ignoré de tous, invisible derrière les volets de sa fenêtre ; une ombre qui disparaît furtivement, une présence qui insiste dans son absence par rapport aux autres jeunes de son école ou de la ville. D'ailleurs, il a vite abandonné l'école, vu les quolibets qu'il imaginait.

Quelle place y-a-t-il pour cet être différent, diminué physiquement ? La question est certes universelle. De la même manière que, dans son roman précédent, il posait la question du grand âge, l'auteur pose celle du handicap ; question sociologique que la littérature parvient à hausser à une dimension existentielle.

Quelle place une société réserve-t-elle à tous ceux qui ne peuvent suivre le rythme des autres ? Comment exister à partir du lieu et de la place, ici minuscule, qu'on occupe ? Comment aimer, surtout, tant cette question habite le narrateur sous la forme du corps de sa jeune voisine entraperçue ou épiée.

Si ce roman nous paraît si universel, c'est également dans la mesure où les noms – et les traits

– sont gommés. Tous les personnages sont anonymes. Seuls quelques noms de rue suggèrent que la ville évoquée est Beyrouth. Une ville du bout du monde qui ressemble à un no man's land.

L'indétermination du temps s'ajoute à celle de l'espace. Se déroulant sur treize ans, les années d'adolescence du héros, ce récit est remarquable par la densité des instants dépeints : ceux d'un quotidien plein d'humanité mais sans événement ni action. Ce pourrait être dans n'importe quelle ville, à n'importe quelle époque, l'histoire de n'importe quel jeune homme démuné de moyens et disgracieux. Et c'est là que paradoxalement, le roman rejoint le conte dont il paraissait si éloigné au départ.

Il était une fois un être si malhabile et défavorisé qu'il n'osait se montrer aux autres. Son père était si accroché au passé et si craintif vis-à-vis de l'avenir qu'il habitait « *les ruelles de sa mémoire* ». Tout cela dans une étrange ville à moitié détruite qui tarde à renaître.

Le miracle ici, c'est que quelqu'un entende cette parole singulière d'un jeune homme ignoré de tous. Miracle de l'écriture qui mime la voix des sans-voix.

—SALOUA BEN ABDA

MOHAMED ABI SAMRA. *L'homme que je fus*. ROMAN TRADUIT DE L'ARABE (LIBAN) PAR FRANCK MERMIER. PARIS, ACTES SUD-SINDBAD, 2007, 124 P.

Quand parut le roman en arabe du Libanais Mohamed Abi Samra, en 1995, la critique en rendit largement compte car il suscita l'étonnement et la curiosité – l'auteur étant jusque-là inconnu. Pour la première fois, souligna-t-on, un roman présentait une figure maternelle profondément négative ; pour la première fois, la femme occidentale était laide, dénuée de cette séduction qui la caractérisait jusque-là dans les romans arabes ; la vision de l'Europe y était inhabituelle. Jusqu'ici, des jeunes gens naïfs et pleins de désir d'ouverture se retrouvaient dans la capitale française, capti-

vés par ce centre des Arts, de la Tolérance et de la Liberté – de la vraie vie, en somme.

Rien de tout cela dans ce roman de la désolation morale et de la décrépitude généralisée.

Un anti-héros, indifférent à tout, circule dans la sinistre périphérie de Lyon. Il porte sur son environnement un regard sombre, projetant partout les mêmes images de ruines, détritiques et bâtiments délabrés. A la manière de Chateaubriand qui, derrière tout paysage méditerranéen, même le plus ensoleillé, voyait les ruines de la Grèce et de la Rome antique, ce personnage – le narrateur – transpose à Lyon un monde fait de débris et d'odeurs désagréables, celui qui lui colle à la peau depuis l'enfance, et ce de manière irrémédiable.

On pourrait penser que cette négativité relève d'une stratégie de revanche à l'égard d'un Occident trop admiré jusque-là dans les romans. Mais il semble qu'elle tienne à la conscience malheureuse d'un personnage dont le point de vue donne à entendre les frustrations et ressentiments, et parfois les sentiments d'isolement propres à tout exilé. Les souvenirs de la vie au Liban sont pourtant malheureux et ce n'est guère la nostalgie qui enlaidit le présent, c'est au contraire la mémoire qui transporte souffrances et blessures. La réalité extérieure n'existe pas pour cet homme, contaminé qu'il est par des bribes tenaces du passé, des surgissements inopinés de moments antérieurs. L'écriture se déploie ainsi d'un territoire à l'autre, du Liban à la France, en allers-retours brusques, sans transition. Si le roman d'Abi Samra a intrigué par sa nouveauté, c'est plutôt du côté de cet éclatement de la temporalité et de la spatialité qu'il faut en chercher la raison.

A l'origine, il y eut l'enfance dans ce quartier pauvre de Beyrouth, Salim Massaad, où vivaient les employés du service de nettoyage. L'enfant observe une mère insatisfaite, constamment en colère contre sa vie et ses enfants. Le roman aurait pu se déployer entièrement autour de cette figure maternelle si négative, à l'opposé de la mère traditionnelle. Ni douceur, ni compassion, elle est toutes griffes dehors, une furie qui terrifie son fils par sa laideur et sa voix masculine. Le vain cri de révolte du narrateur – qui s'est marié et a des enfants – ne sert qu'à mimer un arra-